

Héroïne

Cie l'envers du décor



D'Eugène Durif
Mise en scène : Karelle Prugnaud

Production : Cie l'envers du décor. Coproduction : La Rose des Vents (Scène Nationale Lille Métropole), Festival Next, les Treize Arches - Nouveau Théâtre de Brive, DSN - Dieppe Scène Nationale, Scène conventionnée d'Aurillac., La Fabrique - Scène conventionnée de Guéret. Avec l'aide à la création du Parapluie - Centre international de création artistique (Aurillac) Avec le concours du Ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Limousin et de la Région Limousin.

www.cie-enversdudecor.com



HEROINE

Texte - dramaturgie : Eugène Durif
Mise en scène : Karelle Prugnaud

Avec : Karelle Prugnaud, Anna Gorynsztejn & Bob X

Scénographie : Pierre-André Weitz.
Chorégraphie : Lhacen Hamed Ben Bella
Création musicale : Bob X
Création vidéo : Tito Gonzalez & Karelle Prugnaud
Montage et régie vidéo : Tito Gonzalez
Lumières & régie générale : Cédric Marie
Son : Samuel Mazzotti

Construction : Alain Pinochet (Ateliers du Théâtre de l'Union – CDN du Limousin)
Avec la participation de Thomas Mirgaine (Son), Maximilien Dumesnil et Géraud Groult (Vidéo)
Photos © Karelle Prugnaud, Daniel Aimé

Création du 28 au 30 novembre 2012 à la Rose des vents
Scène Nationale Lille Métropole – Festival NEXT

En 2012-13 Le 14 mars 2013 – Les Treize Arches / Scène conventionnée de Brive, le 19 mars 2013 – La Fabrique / Scène conventionnée de Guéret, le 21 mars 2013 – Théâtre d'Aurillac / Scène conventionnée, le 12 avril 2013 – DSN Dieppe Scène Nationale...

Une première étape de travail a été présentée (sortie de résidence) du 22 au 24 août 2012 dans le cadre du festival ECLAT (Aurillac)

Coproduction : La Rose des Vents – Scène Nationale Lille Métropole / Festival Next / Les Treize Arches – Scène conventionnée de Brive / DSN – Dieppe Scène Nationale / Théâtre d'Aurillac – Scène conventionnée / La Fabrique – Scène conventionnée de Guéret / Théâtre de l'Union – Centre Dramatique National du Limousin (Limoges). Avec l'aide à la création du Parapluie – Centre international de création artistique (Aurillac). Avec le concours du Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC Limousin) et de la Région Limousin.

CONTACTS

CIE L'ENVERS DU DECOR // 31, av Jean Jaurès - 19100 Brive
cie_ensversdudecor@yahoo.fr // www.cie-ensversdudecor.com
Administration - production : Fabien Méalet – 06 83 35 27 77 – cie_ensversdudecor@yahoo.fr
Régie générale : Cédric Marie – 06 60 59 71 07 – cedricmar@free.fr
Karelle Prugnaud (direction artistique) : 06 24 31 56 17 - karelle.prugnaud@yahoo.fr

Une femme dévoile son corps tout en se livrant à une parade de mots, bonimenteuse d'elle-même dans le chatolement des mots et le stéréotype du show érotique. Un homme est là qui lui pose des questions à propos d'une autre fille, la tatouée, la rousse...

Peu à peu, ce qui a pu lier ces deux femmes se recompose. Elles se sont rencontrées dans un petit village, l'une de passage, l'autre depuis toujours là dans un univers de violence et d'enfance blessée qu'elle a décidé de fuir. L'homme, lui, est obsédé par cette femme, la rousse avec qui il a noué un rapport d'addiction et qui a disparu d'un coup.

Entre cet homme et la femme qu'il questionne, une parole plus vraie et intime se met en place, crue comme la chair qui vient à se dévoiler derrière le stéréotype du cliché érotique.

« Avec ce projet, dans la continuité du travail que nous avons engagé ensemble avec Eugène Durif depuis sept ans, nous poursuivons la réflexion autour des thématiques présentes dans des spectacles antérieurs, que ce soit la réécriture et le traitement de figures mythiques ou l'exploration de l'intime, et son rapport au monde virtuel. Cette tentative est à la fois une reprise et une volonté de dépasser ce qui s'est esquissé là.

À travers cette femme - qui renvoie aussi à des personnages plus ou moins mythiques, d'Aphrodite née du sexe tranché du père à la Lulu de Wedekind - à travers cette boîte à images, entre le figé de l'installation et le vivant d'un corps, tensions et contradictions se jouent sous le regard solitaire du spectateur. La chair est là présente, dans sa crudité, retrouvée sous l'image, derrière l'image du stéréotype érotique »

Karelle Prugnaud



Première étape de travail / festival ECLAT 2012 – Aurillac
Du 22 au 24 août 2012

ESQUISSE D'UN TRAITE D'EFFEUILLAGE

EUGÈNE DURIF - extrait

Tu dois penser à tous les détails.

Ton maquillage sera aussi léger que les postures que tu prends. Tu dois suggérer, et si tu montres que cela soit dans un éclair de violence, que cela soit, subjuguant, ce qui se montre, ce qui semble se donner un instant pour mieux disparaître. Ce que tu montres, qu'ils ne soient jamais sûrs de l'avoir vu, que cela reste une image qui les a traversés fugitivement et qu'il faudra recomposer dans les arrière-fonds de leurs rêves, de ces images qui leur viennent quand ils se branlent avec application.

Ta gestuelle toute de suggestion, que chaque geste soit précis et souligné et en même temps l'impression d'être fluide, naturel. Comme si c'était ton corps qui donnait cette pulsion, où il va s'ouvrir et s'offrir au regard... N'oublie pas ton regard, cela peut paraître bizarre, mais tout se passe dans les yeux et la bouche...

Et ta peau, qu'elle soit couverte d'une huile qui prend parfaitement la lumière.

Les paillettes qu'elles viennent légères scintiller dans la lumière à la naissance de tes seins, une annonce de ce qui va surgir à la lumière...

Ton soutien-gorge, fais-en glisser doucement la bretelle, remets-là, ne donne rien immédiatement, tout se joue dans ton regard, dans ce sourire qui te vient léger aux lèvres, comme si tu n'étais jamais dupe de ce que tu sembles donner. Le dos en dernier, croise les bras, laisse glisser doucement.

N'oublie pas que tu ne seras jamais aussi parfaitement toi que dans ce personnage que tu crées de toutes pièces, qui te colle à la peau, qui devient ta peau, et toi derrière, bien cachée, qui reste lointaine, qui pourrait sembler donner tout de toi. Cultive l'illusion. Fais danser les paradoxes. Fais les bander bouche ouverte comme des enfants dans l'émerveillement de la découverte. Tu seras dans le juste quand ils ne pourront plus rien faire d'autre que rester bouche bée...

Le string, là aussi doucement, tourne autour avec tes mains, fais le glisser doucement avec tes mains. Qu'ils aient l'illusion que ce sont leurs mains, leurs mains à eux, qui dans ce moment là touchent, te frôlent et enlève, arrache ce que tu mets tant de temps à faire glisser.

Qu'ils ne s'aperçoivent jamais, qu'ils n'aient jamais à penser, que c'est le rien, là, la nudité, ce si peu de chose. Ferme tes jambes à leur regard.

C'est maintenant que tu commences vraiment à te déshabiller, à être nue. Qu'ils n'aient jamais le sentiment qu'ils te possèdent de leur regard. Qu'ils se disent avec violence et frustration, et avec le désir que cela arrive enfin, qu'ils se disent qu'ils n'ont encore rien vu.

Qu'ils ne se disent jamais que tu es nue, toute nue, totalement nue, que quelque chose toujours à leur regard, masque, serait-ce d'un détail, ta nudité de chair blanche

SISTER, ô ma sister sugar,

O SISTER GLAMOUR

En petits cristaux de neige sale
Sister, JAMAIS ça s'arrête de gueuler
Dans mon ventre, j'ai mal de toi,
J'ai mal de tout, sister jamais
Tu t'arrêtes de taper dans ma tête,

Sister, t'es de l'encre de feu
Qui rentre sous ma peau,
Et quand tu me fais mal
Moi, ça me fait du bien.
J'ai mal de toi, j'ai mal de tout,
Qu'est-ce que t'attend ?
Pour venir, jamais rien
Qui me rassasie, que des petits
Moments, des petits fragments
De ta peau sur la mienne,
Fous ta langue dans ma bouche
J'ai soif de ta salive
Fous ta langue au fond de ma gorge
Pénètre moi comme si j'étais
Ta femme en mille morceaux.

Sister, ô sister, ça s'arrête jamais
De gueuler dans mon ventre,
De frapper dans ma tête,
Viens me défoncer, viens me combler
Je suis ta femme toute cassée
Sous tes coups de hanche
Tu me fais crier sous toi
Je sais plus si tu me fais bander
Si tu me fais mouiller
Une sale envie de comater
De ma laisser glisser
Entre tes bras de me plonger
Entre tes cuisses de me noyer,

Sister ça s'arrête pas de recommencer
A gueuler dans mon ventre,
Viens me défoncer, viens me combler,
Qu'est-ce que t'attends chiennasse avide
Je suis à toi, pieds et poings liés,
Tu t'offres, tu te donnes, tu te retires,
Et moi je suis pris à tous tes jeux,
Sister, t'es de l'encre de feu
Qui rentre sous ma peau,
Tu me dévores à petit feu
Et moi je me laisse brûler
Fixé à tes yeux injectés
Je suis mal et puis je suis bien

Sister, ô sister, t'es de l'encre de feu
Qu'est venue se glisser
Se glisser là sous ma peau,
Tu me vides de toi, tu te remplis
De moi, sister, o ma sister,

En manque de toi, en manque de tout,
Viens vite, prends moi,
Tu sais bien que je pense qu'à toi !
Viens vite prends moi !
Me laisse pas là, me laisse pas
Seul là sans toi !

Eugène Durif



Eugène Durif auteur & dramaturge

Auteur et dramaturge. Etudes de philosophie. Écrit pour le théâtre mais aussi des poèmes, nouvelles, romans et pour la radio... Ses pièces – dont la plupart sont éditées chez Actes-Sud Papiers – sont régulièrement montées depuis 1985 par, entre autres, Charles Tordjman (Tonkin-Alger), Anne Torrès (B.M.C.), Eric Elmosnino (*Le Petit Bois*), Joël Jouanneau (*Croisements divagations*), Patrick Pineau (*Conversation sur la montagne, On est tous mortels un jour ou l'autre*), Alain Françon (*Les Petites Heures*), Jean-Louis Hourdin (*Même pas mort*), Jean-Michel Rabeux (*Meurtres hors champs*), Philippe Flahaut (*L'enfant sans nom, Variations Antigone*), Karelle Prugnaud (*Cette fois sans moi, Bloody Girl, A même la peau, La nuit des feux, Kawai Hentaï, Kiss-Kiss...*). Il fonde la Cie *l'envers du décor* en 1991 avec Catherine Beau, implantée en Limousin, qu'il codirige désormais avec Karelle Prugnaud. En 2005, il signe la dramaturgie de *Peer Gynt* (Henrik Ibsen / Patrick Pineau) pour le festival d'Avignon et au Théâtre de l'Odéon. A également collaboré avec le *Balatum théâtre, les Grooms, Metalovoice et Teatro del Silencio*. Il lui arrive également d'être comédien dans des mises en scène de Karelle Prugnaud, Jean-Louis Hourdin, Diane Scott ou Jean-Michel Rabeux.

"Le seul fait qu'existe Eugène Durif fout en l'air cette antienne stupide selon laquelle il n'y a pas d'auteurs, ou si peu, en France. Durif est l'un de nos plus sûrs poètes de scène et l'on voit cet homme doux, courtois, l'air un peu dans la lune, porter le fer de la pensée jusqu'à ses plus ultimes conséquences dans le ventre mou du désespoir contemporain (...)"

(Jean-Pierre Léonardini / L'Humanité)

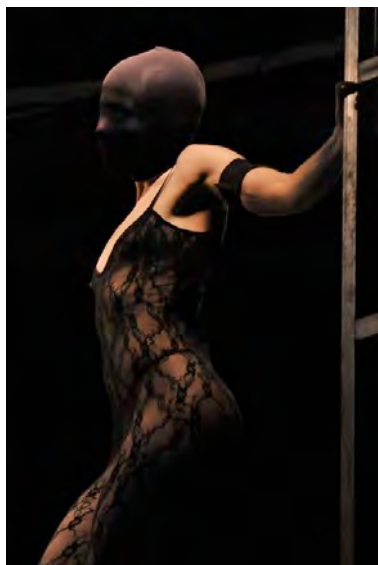
"Il parle peu. Il parle pas. Lunettes rondes et petits rires gênés, Eugène Durif tient plus du savant lunaire et rêveur que du combatif et militant auteur dramatique... Un peu partout ces textes fragiles et insidieux laissent dans les mémoires des traces d'enfance, réveillent des émotions à peine formulées, traquent doucement nos histoires intimes à travers les sentiers mystérieux de la grande Histoire."

(Fabienne Pascaud / Télérama)

"Son univers est celui des petites gens, de la mémoire intime prise dans le maelström des événements et des souvenirs qu'on occulte ; celui encore du temps suspendu entre l'âge adulte et cette adolescence qu'on voudrait retenir, mais en vain... A la fois pudique et fragile, poétique et en tension permanente avec la parole, son écriture est celle de l'émotion directe."

(Didier MEREUZE, La Croix)

"Eugène est un poète, un vrai. Ne riez pas, il faut être fortiche pour être un poète en bord d'abîme des mots, pour leur enlever leur rouille et redonner éclat et violence à leur sens exact et en tirer les conclusions dans sa vie... Poète, Eugène en est un vrai. Il est terrorisé de voir que nous risquons de courir à des choses pas justes, pas lumineuses et il nous voit faire des conneries alors il vient se heurter doucement et timidement à nous avec ses mots. Merci " **(Jean-Louis Hourdin, metteur en scène)**



Karelle Prugnaud

Metteur en scène, comédienne

Metteuse en scène, comédienne, performeuse. Elle débute en tant qu'acrobate dans des spectacles de rue puis se forme au théâtre avec le Compagnonnage-Théâtre (Rhône-Alpes) avec notamment Sylvie Mongin-Algan, Dominique Lardenois, Oleg Kroudrachov, Elisabeth Maccoco ou Alexandre Del Perrugia. Premières mises en scènes aux Subsistances (Lyon) avec « *Un siècle d'Amour* » (D'après Bilal) et à l'Elysée (Lyon) avec « *Ouvre la bouche oculosque opere* » (d'après Yan Fabre). Associée à Eugène Durif au sein de la Cie l'envers du décor elle développe un travail pluridisciplinaire entre théâtre, performance, parfois cirque : « *Bloody Girl (poupée charogne)* » au Quartz (Brest), « *Cette fois sans moi* » au Théâtre du Rond-Point, « *La Nuit des feux* » au Théâtre National de la Colline, « *Kawai Hentai* » aux Subsistances (Lyon), « *L'animal, un homme comme les autres ?* » au Trident (Cherbourg)... Avec l'auteur Marie Nimier, elle crée en 2008/09/10, un triptyque de performances pour trois éditions du festival Automne en Normandie : « *Pour en finir avec Blanche Neige* » et en 2011/12 « *La confusion* » au Théâtre du Rond Point. Associée à Mauricio Celedon et Kazuyoshi Kushida elle met en scène la troisième partie du spectacle du Cirque Baroque « *4' sous de cirQ* ». Comédienne, elle a récemment joué dans les « *Nuits trans-érotiques* » (Jean-Michel Rabeux), « *Emma Darwin* » (Mauricio Celedon / Teatro del Silencio), « *Le roi se meurt* » (Ionesco / Silviu Purcarete)...

« Le théâtre dont je rêve, c'est celui qui est à venir, qui est en attente. Je voudrais faire un théâtre radical, dans une double approche du texte et des corps des acteurs, du mélange des formes et des genres. »

Je suis née dans un monde qui communique essentiellement par images (des écrans plasma, des cellules informatiques, des corps et voix virtuelles). Au théâtre, il y a quelqu'un qui nous parle, que l'on voit et que l'on peut presque toucher, un corps qui se risque là devant nous... Comment peuvent se confronter ces deux mondes antinomiques, comment mettre en jeu la chair et le virtuel et observer leurs réactions, leurs transformations ? Mon rêve de théâtre serait de voir un coeur qui bat, un corps qui sue, des mains qui tremblent, des culottes qui se mouillent, des cerveaux qui travaillent, des poumons qui crachent, des regards qui violent, des oreilles qui jouissent... Créer l'anarchie, l'organiser, l'enrubanner et l'offrir à qui veut. »

(Karelle Prugnaud – propos recueillis par Jean-Pierre Han – L'Humanité)

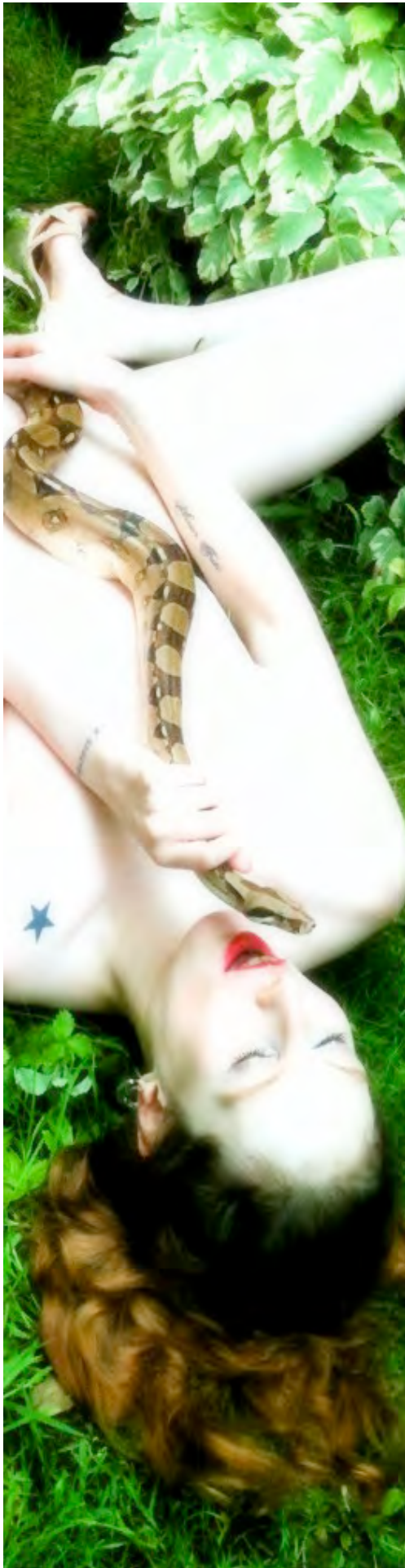


Bob X

Musicien, créateur son

Né en 1968, il est auteur, compositeur-arrangeur, chanteur-musicien depuis 24 ans (rock, jazz, blues, électro...). Producteur artistique sur dix albums, comédien (pièces, performances, court métrages), disc-jockey pendant dix ans, créateur de bandes sons pour films et pièces de théâtre. Il collabore avec des artistes venus d'horizons différents (musique, théâtre, vidéo) tels que Helluvah, Vale Poher, Mr Orange, Our Zoo, Solution H, Curtis Newton, Tito Gonzalez, Eugène Durif, Karelle Prugnaud. Il est également ingénieur du son pour diverses formations musicales (théâtre, jazz, rock) et oriente son activité vers la création musicale numérique. Pour la radio, il a été animateur, technicien, directeur d'antenne, programmateur, créateur d'habillage d'antenne. Pour le théâtre il a notamment signé les créations sonores de « A même la peau », « La nuit des feux » (production de la Cie l'envers du décor / Théâtre National de la Colline), « Kiss-Kiss » et « Kawai Hentai ». En 2010/11 il participe aux créations son d'Emma Darwin (Teatro del Silencio) . et la « La Confusion », en 2011/12 (Théâtre de Montbrison, Le Grand T – Nantes, Scène Nationale de Dieppe, Théâtre du Rond Point – Paris...)





Anna Gorynsztejn

Danseuse, comédienne

Formation danse notamment au Conservatoire de Danse Marius Petipa (classique, contemporain, jazz, danses de caractères et repertoire), à l'Ecole de ballet Y. Casati en danse classique, au Conservatoire National de Région de Boulogne (danse contemporaine) - avec R. Racovitza et G. Caciuleanu. au Centre des Arts Vivants, au Studio Harmonic, Studio Créange - avec C. Cordier, B. Sajous, S. Le Quere, C. Canciani, L. Keraly, F. Lescure – ainsi que théâtre / acrobatie avec Alexandre Del Perugia et L. Nicolodi ainsi qu'à l'ATC. Elle a joué dans des performances de la Cie l'envers du décor, dans des mises en scène de Karelle Prugnaud : "Kiss Kiss" (2007), L'Oeuf ou la Poule (2008, dans le cadre du festival « Il faut brûler pour briller »), La Brulure du Regard (2008-10, aux Subsistances – Lyon, Festival Indiscipline – Dansoir Karine Saporta, CDN de Limoges...) ainsi qu'au théâtre : Les Chiens (d'Armelle Letanneux), La Comédie de Saint Etienne (de Noëlle Renaude). Également dans "Paradise Isle" (festival Ardanthé 2012, à Vanves, Festival Next). Parallèlement, elle crée deux solos contemporains : "On n'a pas idée de danser pour Dieu" et "In Corpus" et poursuit un projet de chansons sous le nom d'Anna Whispers (En résidence à la Goutte d'Or en 2010-11).



Collaborations artistiques

Pierre-André WEITZ
Scénographie

Architecte, scénographe, créateur de costumes, chanteur. Après des études instrumentales, Pierre-André Weitz suit des études d'art lyrique au Conservatoire de Strasbourg parallèlement à ses études d'architecture. Architecte diplômé, après avoir été assistant décorateur de Marie-Hélène Butel et de Gilone Brun, il signe ses premiers décors et costumes avec George Dandin de Molière, puis enchaîne avec la Mouette de Tchekhov. Il travaille ensuite avec Pierre-Etienne Heymann, François Rancillac (Ondine de Giraudoux en 1992, Amphitryon de Molière, 1991), François Berreur, puis avec Olivier Py au théâtre et à l'opéra depuis Les Aventures de Paco Goliard en 1992, les Drôles d'Elisabeth Mazev en 1993, La Servante (Histoire sans fin) en 1995, jusqu'à La Vraie fiancée d'après les Frères Grimm, L'Orestie d'après Eschyle en 2008.

Il travaille aussi avec Jean-Michel Rabeux depuis 2000, réalisant par exemple Le Songe d'une nuit d'été de William Shakespeare en 2006, avec Sylvie Reteuna (Le Schizo et les langues d'après Louis Wolfson, 2007), Karelle Prugnaud (La nuit des feux d'Eugène Durif (2008).

Chanteur lyrique, il a participé à plusieurs productions de l'Atelier Lyrique du Rhin, de l'Opéra du Rhin et de l'Opéra de Lyon.

Il enseigne la scénographie à l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg.

Tito Gonzalez
Vidéaste

Vidéaste, il travaille principalement pour des créations de théâtre, de danse et pour l'opéra. Ses installations et vidéos s'associent aux mises en scènes des spectacles auxquels il participe : avec Karelle Prugnaud et Eugène Durif pour la compagnie "L'envers du décor", Mauricio Celedon et la compagnie "Teatro del Silencio", Michelle Laroche et la compagnie "Péniche d'Opéra". Depuis 2001 il dirige, réalise ou assiste des longs et court métrages : «Luna en el Transatlantico», en hommage aux 70 ans de la mort de Federico Garcia Lorca, intégré al «Fondo de estudios Lorquianos» en Andalousie, Espagne. «Totem & Tabou», film pilote pour un projet de série télévisée en 10 chapitres, co-réalisé avec 10 metteurs en scène de Théâtre, Argentine, Chili, France, Allemagne. Présenté à «La société des Curiosités» de Paris en août 2009. Assistant de Réalisateur Paris (France) 2009, Santiago du Chili 2010. En étape de pré-production, long-métrage de fiction du réalisateur Chilien RAUL RUIZ, prévu au Chili avant sa mort.

Depuis 2010 il produit et réalise son premier long-métrage : «Los Soles Vagabundos» (sortie prévue en 2012).

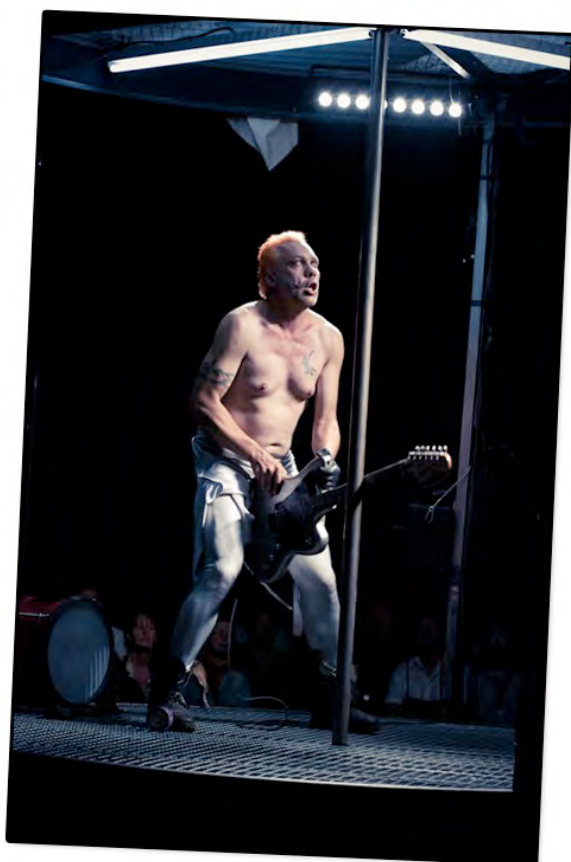
Lhacen Hamed Ben Bella
Chorégraphe

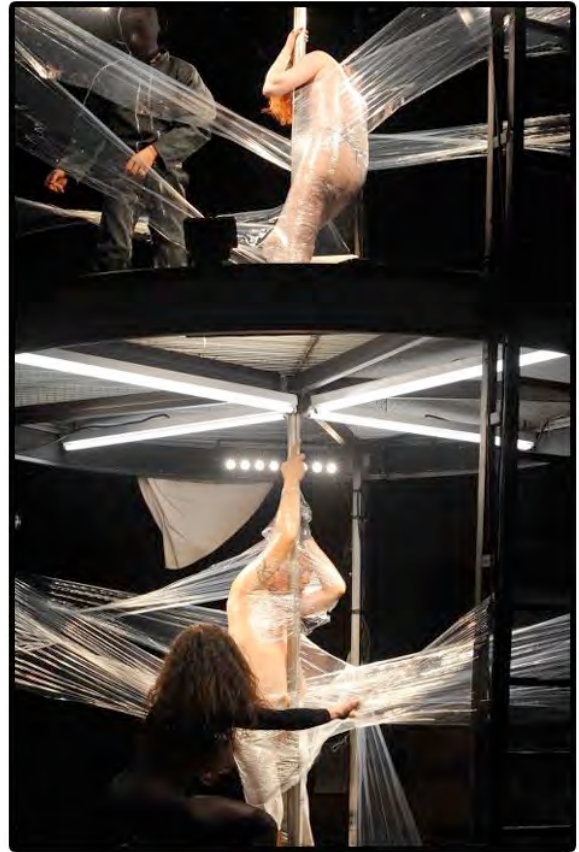
« Toute expression de créativité au travers d'un art quel qu'il soit : Danse, Peinture, Sculpture, Chant, Théâtre, Musique est un outil fantastique de communication. J'ai l'intime conviction que danser aide à mieux vivre le quotidien, à s'affirmer dans la vie professionnelle, relationnelle et ainsi à trouver sa propre identité. Cette recherche d'identité me permet justement de ne pas être identique et de prendre à bras-le-corps tout qui s'offre à moi pour l'enrichir. De la danse, j'ai pris ses multiples visages, sans la juger en termes de danse "élitiste", "bourgeoise" ou "futile". C'est aussi dans cet état d'esprit que je suis attaché avec le même engagement à mes interprètes, que ce soit des enfants ou des danseurs professionnels.

J'aime les mettre en beauté... »

Il a notamment travaillé avec Teatro del Silencio (Emma Darwin, le Paradis de Dante, Pablo,...) Sula Bula, Cie Intemporel, ou le Cirque Baroque...

Première étape de travail – sortie de résidence
Festival international de Théâtre de rue d'Aurillac – ECLAT 2012





La Compagnie l'Envers du Décor

Fondée en 1991 par Eugène Durif, la compagnie crée des spectacles écrits par des auteurs et compositeurs contemporains vivants. Elle veut parler du monde sous une forme carnavalesque, joyeuse et noire en même temps. Parmi les spectacles créés, nombreux sont ceux écrits spécialement pour la compagnie par Eugène Durif : « Eaux dormantes », « Parade éphémère », « De nuit, il n'y en aura plus », « Cabaret mobile et portatif ». Plus récemment : « Filons vers les îles marquises » (1999) - créé au Théâtre de l'Union (Limoges) et jouée au Théâtre des Fédérés (Montluçon), sur la Scène Nationale Jean Lurçat (Aubusson), au Cabaret Sauvage de la Villette, Scène Nationale d'Orléans, Culture Commune de Loos en Gohelle, l'Hippodrome de Douai, ... - « Divertissement bourgeois » et « Clampins songeurs » (créations 2001, notamment joués au Théâtre de l'Est Parisien) ; « Le plancher des vaches » (création 2003 aux Sept Collines de Tulle et Théâtre du Rond Point - Paris) ; « Malgré toi, Malgré tout... dernier concert avant rupture », spectacle musical créé en 2004 au Théâtre de Vienne, « Cette fois sans moi » (Théâtre du Coitre, CDN de Limoges, Théâtre du Rond Point des Champs Elysées), « Bloody Girl » (chantiers contemporains (Le Quartz / Brest)

En 2006/07 :

- La compagnie participe au projet triptyque : « **A même la Peau / S'écorche / La Révolution** », produit par la Compagnie l'Envers du Décor et la Compagnie du Désordre.

- Création de « **La femme assise qui regarde autour** », de Hédi-Tillette de Clermont-Tonnerre dans une mise en scène de Karelle Prugnaud dans le cadre du festival « Les auteurs vivants ne sont pas tous morts », du 6 au 9 février 2007, organisé par la Cie du Désordre (Limoges). Représentations à Limoges, Brive et Guéret.

- Création de « **Doggy Love** », performance théâtre/vidéo/musique, dans le cadre du festival de théâtre contemporain « 20scènes » (mai 2007)

- Première étape de travail autour de « **Kiss-Kiss** », dans le cadre du festival de Bellac (juillet 2007). Texte de Eugène Durif / Réalisation et mise en scène de Karelle Prugnaud.

- Reprise et tournée de « Les grenouilles qui vont sur l'eau ont-elles des ailes ? » : « **Nos ancêtres les grenouilles** », de et avec Eugène Durif, présenté au Théâtre des Halles lors du festival d'Avignon 2007.

2008 / 2009:

- Création à Guéret puis au Théâtre National de la Colline et tournée, de « **La Nuit des Feux** » (Bellac, Limoges, Terrasson, Aurillac...), de Eugène Durif, dans une mise en scène de Karelle Prugnaud, et « **La Petite annonce** » (festival Automne en Normandie 2008). Tournées de « **Nos ancêtres les grenouilles** » (Marly le Roi, Expression 7 - Limoges, Saint Vaury, Théâtre des Halles d'Avignon...)

- « **La brûlure du regard** », performance créé pour la Nuit des musées le 17 mai 2008. Reprise au CDN de Limoges en novembre 2008, au Théâtre de l'Etoile du Nord (Paris) en février 2009. Nouvelle création en résidence aux Substances en octobre 2009 (week-end « ça trace »)

- Création de « **Princesse Parking** » (**pour en finir avec blanche neige #2**) - 31 octobre 2009 / Festival « Automne en Normandie » / la grande veillée (Evreux - « **Kiss-Kiss** » : poursuite du travail commencé à Bellac : du 15 au 22 décembre 2009 - Théâtre de l'Elysée (Lyon) et le 1er avril 2010 au Théâtre de l'Union / CDN du Limousin.

2010/11:

- Reprises de « **La femme assise qui regarde autour** » / Les treize arches (Théâtre de la Grange - Brive) en janvier 2010, de « **La Petite annonce** », le 31 mars 2010 à la Criée de Cherbourg (saison culturelle du Trident - Scène Nationale) et de la « **Brûlure du regard** » (Festival « Insdiscipline », le Dansoir / Paris)

- Création de « **Kawai Hentai** » : Après une résidence aux Substances (Lyon) en janvier et février 2010. (7 représentations aux Substances en février 2010)

- Création de « **Tout doit disparaître !** » (**Pour en finir avec Blanche-Neige #3**). De Marie Nimier, mis en scène par Karelle Prugnaud dans le cadre du festival Automne en Normandie 2010 (Rouen)

- Création de « **L'Animal un homme comme les autres** » (Commande du Trident, Cherbourg), et de « **C'est la faute à Rabelais** » de et avec Eugène Durif. Résidence et création au Théâtre de Bourg-en-Bresse puis tournée



FRAGMENTS DE PRESSE

L'univers de Karelle Prugnaud



Télérama

Portrait Claude Parent,
architecte hors norme
Entretien Monsieur Liszt,
parlez-nous de Chopin

3133 | DU 30 JANVIER AU 5 FÉVRIER 2010

Danse
Extravagante
Karelle
Prugnaud

Spécial
Lyon
Un supplément de 24 pages

RENDU 27 JANVIER 2010 LUSIGNY (AIRE) PR 2010
RENDU 27 JANVIER 2010 LUSIGNY (AIRE) PR 2010
RENDU 27 JANVIER 2010 LUSIGNY (AIRE) PR 2010

M 02773 - F. 2,30 €



CPPAP N° 061TCB0864

> Théâtre > Danse > Musiques > Shopping > Restos > Expos

Télérama Sortir

LYON
RHÔNE

Emily Jane White,
entre folk et blues
Notre sélection restos
Tout Ben au MAC

DANSE
Les "pièces
fantasmes"
de Karelle
Prugnaud

FÉVRIER-MARS 2010. SUPPLÉMENT À TÉLÉRAMA N° 3133 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

Danse

Iconoclaste Karelle Prugnaud

Elle s'empare des icônes pour les "mettre en fantasmies". Après les mythes et les contes, la voici plongée dans l'univers manga.

On se souviendra longtemps de notre première "rencontre" avec Karelle Prugnaud. Très légèrement vêtue, la jeune femme aguichait, avant leur entrée en salle, les spectateurs de sa pièce, les incitant à croquer quelques lambeaux de jambon cru débordant de sa bouche... Ridicule ? Non, gonflé, teinté d'humour et cohérent avec son spectacle, *La Brûlure du regard*, libre digression autour du mythe de Diane et Actéon. La dévoration, l'incandescence des corps, l'érotisme, la crudité de la chair : il est certain que le travail scénique de Karelle Prugnaud relève davantage d'un théâtre des sensations que d'une logique de la représentation réaliste. La passion pour les figures archaïques en est une autre facette : Médée se retrouve avec elle sur un ring de boxe, Phèdre entourée de superhéros, Blanche-Neige incarnée par un motard cascadeur dans un parking souterrain... Lors de notre entretien, notre héroïne postmoderne est certes perchée sur des talons défiant les gratte-ciel, mais n'a finalement rien d'hystérique. Une certaine sérénité éclaire même son visage, encadré d'une longue chevelure ébène frisée et étoilé par deux yeux noirs scintillants. Seules ses lèvres, soulignées d'un rouge vif, semblent parfois vouloir se détacher de sa figure pour aller voler dans

l'espace avec ses mots. Effet à la Lewis Carroll ou fantasma de son interlocuteur, reste que cet entremêlement du corps et des phrases, de la chair et du texte, se trouve au cœur des préoccupations de la metteuse en scène... Metteur en scène, vraiment ? Quand on lui demande de se définir, elle hésite : *"Mes spectacles sont des tableaux vivants, des mises en fantômes, ils relèvent souvent aussi de la performance et du cirque, c'est du théâtre hybride."* Le processus de création est, lui, plus assuré : *"Il vient toujours d'une thématique et d'images, je suis très visuelle et appartiens à la génération des clips télévisés. Au départ, je regarde toujours beaucoup de films et de photographies, je lis des poèmes... Puis je commence à rêver, à fabriquer des masques, à essayer des matières, à composer des esquisses photographiques. Enfin, je tente d'imbriquer différents types d'écritures : scénique, posturale, vidéo, littéraire..."* Fragments de textes, éclats d'images, agencements des uns avec les autres à travers une mise en danger et en érotisme des corps... La jeune femme rapproche elle-même ce principe de la fragmentation et de la dérive imaginaire avec le kaléidoscope de son enfance : un père tour à tour vendeur d'aquariums, peintre puis infographiste, des déménagements successifs – de Rennes (où elle est née en 1980) à un village du Berry, en passant par Saint-Brieuc et la région parisienne... Son enfance est aussi marquée par une pratique intense du judo, un rapport particulier à l'animalité lorsque, collégienne, elle doit repêcher les poissons morts à l'épuisette dans l'alignement des aquariums paternels, et une découverte du théâtre au lycée. A 18 ans, Karelle Prugnaud hésite entre la carrière d'avocat et celle de commissaire de police, entame des études de droit tout en s'essayant au trampolino et au spectacle de rue... A 20 ans, c'est la cassure et le choix ferme du théâtre : elle suit à Lyon, auprès de Georges Montiller, des cours qu'elle finance en faisant des strip-teases et du téléphone rose, puis rejoint un collectif de compagnonnage théâtral lyonnais. Depuis la fin de sa formation, il y a six ans seulement, la comédienne et metteuse en scène multiplie les projets jusqu'à la boulimie. Autant de rencontres et de collaborations avec des personnages épiques : un champion du monde de yo-yo, un bodybuilder, une éleveuse de renards, des tondeurs de moutons... Il s'agit de faire éclater non seulement les textes et les images, mais aussi les frontières entre l'art et la vie. L'univers de Karelle Prugnaud ressemble à un joyeux barnum avec ses *freaks* et ses anonymes, ses comédiens de passage et ses collaborateurs réguliers (au premier rang desquels le dramaturge Eugène Ionesco). Il procède des terres escarpées d'Antonin Artaud et de Jan Fabre, se souvient des mots indécents de Georges Bataille ou de Jean Genet, traverse les images arrêtées de Joel-Peter Witkin et d'Orlan, ou celles en mouvement de



David Lynch, Buñuel, Pasolini... Il arrive enfin devant nos yeux écarquillés, avec le furieux désir de *"casser les règles et les masques, et trouver le fondement, la matière ; fouiller l'humain et sa part d'animalité derrière sa carapace sociale ; déconstruire les stéréotypes pour voir où se loge l'intime"*. Pour cela, rien de tel ni de plus jouissif que de tordre, épuiser les clichés, les modèles et les icônes anciennes ou actuelles... Des figures antiques à celles de la BD, en passant par Elvis Presley, Marilyn Monroe, et toutes les déclinaisons possibles du corps-objet (dans la mode, les clubs SM, le fétichisme...). Sa nouvelle création aux Subsistances, *Kawai Hentaï* (traduisible par "mignon trash"), est une plongée dans le monde du manga. A priori, la confrontation de Karelle Prugnaud avec l'univers lisse et naïf des petites filles aux gros yeux ronds semble aussi incongrue qu'une lecture de textes d'Artaud dans un club d'origami. En réalité, la jeune femme est intarissable sur le manga et ses avatars multiples, *"apogée de la pensée et des fantasmes technologiques, virtuels"*. Elle vous convainc vite qu'il y a bien là des modèles à détricoter, des fantasmes à mettre en scène, des perversions à explorer... Une manne pour la metteuse en scène, qui invite les spectateurs à déambuler sur le plateau parmi plusieurs "pièces-fantasmes", plusieurs univers tour à tour filmiques, musicaux, circassiens, performatifs... A la fois fascinée et effrayée par cet érotisme refusant le vieillissement, mettant le doigt sur un des enjeux de notre époque (la sociabilité virtuelle et la disparition de la "chair"), Karelle Prugnaud en propose une traversée sensible et singulière, une expérimentation visuelle et sensuelle. Un véritable spectacle en trois dimensions humaines. **Jean-Emmanuel Denave**
Karelle Prugnaud, "Kawai Hentaï", du 5 au 10 fév., 19h30, Subsistances, 8 bis, quai Saint-Vincent, Lyon, 1^{er}, 04-78-39-10-02, www.les-subs.com. (6-12 €).

"Kawai Hentaï", (traduisible par "Mignon trash"), le dernier spectacle de Karelle Prugnaud.

*« Pour un théâtre radical » - L'Humanité, 28 juin 2005
Propos de Karelle Prugnaud recueillis par Jean-Pierre Han*

« Quand j'étais enfant, j'habitais dans un petit village, coupé de tout. Des champs, tout autour, à perte de vue. Pas de forêt où se promener et se perdre. Je restais seule dans ma chambre. Je passais mon temps à fabriquer des objets à partir d'éléments que je récupérais ça et là, à découper des photos dans des magazines dont je faisais des collages, à lire. À rêver surtout. Les seules sorties dont je me souviens : des musées où je suis allée avec mon père qui est passionné de peinture. Ce qui m'intéresse avant tout, dans ce que j'ai pu tenter, jusqu'à maintenant, c'est ce goût du bricolage venu de l'enfance. Créer des installations plastiques et voir ce que cela fait naître quand on y met du vivant, de l'humain, l'archaïque d'un corps qui se débat avec des mots, qui tente dans toute sa fragilité d'exister un instant, comme un papillon se débat à la lumière. Du vivant contraint et qui bouge encore... Comment se meut l'individu dans un espace artificiel : créer de l'ordre à partir du chaos et du chaos à partir de l'ordre. La première fois que je suis allée au théâtre, j'avais quinze ans, et c'était avec le lycée. J'ai rencontré Nicolas Peskine, que j'ai suivi dans son théâtre mobile : j'aimais beaucoup cette boîte magique que l'on habite, que l'on fait vivre. Tout ce qui peut arriver, tout ce qui peut surgir... Ensuite, en allant davantage au théâtre, j'étais souvent déçue par rapport à ce que j'attendais. Le rêve du départ était plus fort. J'ai ensuite fait du théâtre de rue, comme acrobate et danseuse, ce qui me plaisait c'était l'idée d'investir des lieux, une rue, un quartier, d'organiser l'anarchie dans la ville, de détourner le quotidien... Là aussi, j'ai été un peu déçue : il me manquait un rapport au texte... J'ai voulu faire une formation de comédienne avec le « compagnonnage », initié par un collectif de metteurs en scène à Lyon. Apprendre « sur le terrain », sans être dans une école... Avec de multiples intervenants, comme Alexandre del Perrugia dont la rencontre a été déterminante : la découverte du travail artistique comme une voie à tracer soi-même, et non pas un chemin balisé. Construire à partir du rien, à partir de la nécessité de ce qui surgit, et tout remettre en cause dans une exigence de tous les instants. Il m'a proposé de venir travailler pendant l'été, dans son lieu à Pontempeyrat. Comme je n'avais pas d'argent, j'ai été femme de ménage pendant quinze jours là-bas, en échange d'un stage. J'ai commencé à faire une performance dans les toilettes avec des élèves de différentes écoles, à partir des Sonnets de Shakespeare et de vidéos. L'idée était de faire avec ce qui était là, ce qu'on avait sous la main. Cette petite forme a été le détonateur de mon désir de faire de la mise en scène. À la fin du compagnonnage, aux Subsistances, à Lyon, j'ai réalisé deux spectacles autour de la pornographie et des clichés érotiques avec des comédiennes transformées en femmes-truies, des photos et vidéo projections, des rats de laboratoire courant au-dessus de la tête des spectateurs.

À l'Élysée, à Lyon, on m'a proposé de monter un projet. Cela a été un déambulatoire autour de l'univers de Jan Fabre, une visite guidée qui renvoyait à la surabondance et à l'anéantissement des images. Pour la première fois, récemment, j'ai fait un spectacle dans un rapport frontal : cette fois, sans moi, de et avec Eugène Durif. C'était vraiment nouveau : la confrontation avec le texte de cet auteur, que je voulais faire entendre, dans son rythme, sa musique, sa présence, perdu dans une installation plastique et vidéo. Le théâtre dont je rêve, c'est celui qui est à venir, qui est en attente. Je voudrais faire un théâtre plus radical, dans une double approche du texte et des corps des acteurs, du mélange des formes et des genres. Par exemple, dans un projet « Bloody girl-poupée charogne » que je poursuis avec Eugène Durif autour du tragique archaïque et contemporain, avec des étapes qui tiendraient de la performance, du mixage vidéo en direct, de musiques traditionnelles détournées qui rencontrent la musique électronique et des chansonnettes de latin lover. Ces éléments techniques deviendraient le moteur même du jeu : l'actrice serait pilotée, dirigée par le chœur de ceux qui sont en train de le faire et par l'auteur, présent sur scène.

Je suis née dans un monde qui communique essentiellement par images (des écrans plasma, des cellules informatiques, des corps et voix virtuelles). Au théâtre, il y a quelqu'un qui nous parle, que l'on voit et que l'on peut presque toucher, un corps qui se risque là devant nous... Comment peuvent se confronter ces deux mondes antinomiques, comment mettre en jeu la chair et le virtuel et observer leurs réactions, leurs transformations ? Mon rêve de théâtre serait de voir un cœur qui bat, un corps qui sue, des mains qui tremblent, des culottes qui se mouillent, des cerveaux qui travaillent, des poumons qui crachent, des regards qui violent, des oreilles qui jouissent... Créer l'anarchie, l'organiser, l'enrubanner et l'offrir à qui veut. »

Elle a le regard bordé de khôl noir, pas la paupière ourlée et langoureusement féline, plutôt un trait expert et décidé, une hyperféminité qui assoit sa présence. Une chevelure qui tombe en vagues enténébrées. Une femme de ring, faite pour le combat, mais qui aurait gardé toute sa charge érotique. On la sait metteur en scène, comédienne, performeuse. Cela ne suffit pas pour cerner son art, comme fait pour excéder. Son rêve au théâtre serait « de voir un cœur qui bat, un corps qui sue, des mains qui tremblent, des culottes qui se mouillent, des cerveaux qui travaillent, des poumons qui crachent, des regards qui violent, des oreilles qui jouissent ». Son univers décortique et dissèque, met à nu l'obscénité. Entretien avec une femme qui ne cesse de scruter le corps et le désir, avec un sens inouï de l'intime. Spéléologue de l'âme humaine, cette femme n'a peur ni du noir des souterrains, ni de celui de sa robe fourreau.

Karelle Prugnaud, comment vous définir ?

Je suis de la mise en fantasma (rires) ! Disons que comme metteur en scène, je monte une scène d'amour au sens large. Je suis également performeuse et comédienne.

Ce qui frappe chez vous, c'est l'acuité à sélectionner des êtres hors normes, mais profondément humains. Avec qui travaillez-vous ?

Avec toutes les personnes qui se transforment ou vont au-delà du corps : comédiens, danseuses, circassiens, contorsionnistes, parfois un bodybuilder, un travesti, un tatoueur, un taxidermiste ou un tondeur de mouton. Le rapport à la peau m'intéresse. Une fois j'ai rencontré une femme qui vivait hors du monde, entourée de renards. Les gens la considéraient comme une sorcière... Je me penche autant sur ceux qui mettent toute leur âme pour être dans le moule que sur ceux qui l'investissent pour être différents.

Quel est l'horizon de votre travail, qu'est-ce qui lui donne cette tension érotique ?

Je m'intéresse au corps-objet, dénué d'existence, donc sans identité, aux personnes qui finissent par être personne, pour tirer le fil humain et retrouver l'identité. Je recherche l'intime, la cassure ou la faille, seuils qu'on trouve dans l'épuisement, vers la fin. La suractivité de l'image me permet de récupérer l'essentiel, comme un tas de terre dans un tamis. Ne reste alors que l'essentiel. Mon travail cherche à dépasser la limite tolérable de l'acteur. Je veux qu'il n'y ait pas de marge, qu'il soit saturé. Dans l'épuisement, le comédien va alors s'affaïsser et se livrer. Je traque l'endroit où l'indicible passe, celui qu'on cache socialement. Le rapport à la solitude, la possibilité de l'échange. Parce qu'on ne se livre pas tout de suite en rencontrant quelqu'un...

Vous semblez toujours mettre en scène le désir, comme son impossibilité. Pourquoi ce choix ?

Oui, je me concentre sur le corps, le désir. C'est ce qui meut mon travail. La pulsion érotique est première. Cette pulsion de vie légitime un rapport à la présence et à l'existence. Elle donne envie d'être, de créer, d'agir ; sans désir, pas de nécessité, donc plus d'envie. C'est un rapport rabelaisien, un lien aux sensations personnelles. Consommer des images, regarder la mer, s'enfoncer dans l'eau... Tout cela est érotique. Mais le rapport aux sensations lui-même est érotique ! Mon œil transpose, se fait passeur de l'érotisme. Je filtre avec l'œil de l'éros, plus ou moins consciemment. Je ne parle bien sûr pas du rapport à l'acte amoureux, « couchée dans un lit et pénétrée », mais d'un rapport charnel au quotidien et au désir.

Comment incarner le désir à travers la représentation ?

Souvent, je pars de l'idée du masque, du propre, du dessiné, pour montrer progressivement du contenu qui s'abîme, qui vire vers le chaos. Mettre en scène, c'est créer l'anarchie, l'enrubanner et l'offrir à qui veut. Mais aussi baiser avec le spectateur, le faire entrer dans son monde. Une certaine descente aux

enfers, une attention au passage. Le parallèle avec le repas me paraît évident autour de la triade : partager, souiller, détruire.

Au théâtre, derrière le désir, que trouve-t-on ?

La mise en scène renvoie au rapport au temps et à la consommation. Le théâtre, c'est redonner vie à ce qui n'est pas, le temps d'une représentation, qui meurt quand elle s'éteint. Consommer, dévorer et se consumer. Le plaisir n'est qu'un passage, une illusion, comme les vacances, dont la fin est déjà là... Mes spectacles ne sont ni l'apologie du vide, ni celle du silence. Le plateau, dans son rapport à la mort, laisse des empreintes sur un espace qui doit être comblé, à cause de l'attente. Prendre au mieux et au plus vite, car le plaisir va se terminer... Comme lorsqu'une femme s'apprête pour susciter le désir chez quelqu'un : on crée une image, une figure avec des codes. On se met en scène et en jeu, comme un appât. Puis cet appât on le casse. J'aime trouver l'autre dans la souillure et dans la faille...

Dans vos mises en scène, le corps comme l'acteur ne sont pas ménagés...

Oui, mais mon rapport au spectateur conserve du ludisme, des échos enfantins. Il y a toujours une transposition. Au contraire d'un Rodrigo Garcia (metteur en scène et dramaturge Ndlr) qui se situe, lui, dans une prise de risque immédiate avec le spectateur et l'acteur. Il joue avec la vie, l'émotion, une angoisse première vivante et volontaire. Moi, je ne vais pas chercher l'angoisse, je garde un ménagement par la transposition. Si je recours à la nudité des corps, ce corps sera nu comme un dessin ou une sculpture. Il sera mis en tableau, en image. Je ne travaille jamais sur la nudité neutre ou sur la victimisation du corps.

Qu'est-ce qui dans votre parcours participe de cette connaissance du désir et de l'intime ?

Je suis née en 1980 à Rennes, puis j'ai vécu en Bretagne, à Saint-Brieuc, enfin en région parisienne. Quand mon père a pris une entreprise d'import-export en aquariophilie, je me suis retrouvée avec des kilomètres de serres... Entre huit et douze ans, je ramassais les poissons morts. Je vivais dans une toute petite chambre, faisais beaucoup de sport, de judo, de handball. J'aimais fabriquer des objets de mes propres mains : bijoux en coquillages ou faits de cuillères transformées, tables de récupérations repeintes... Des lieux où s'exerçait ma rêverie. Je voulais être prof de sport, avocate ou commissaire. Du côté de l'interdit, de la transgression et du danger. À quatorze ans, j'ai commencé le théâtre. Puis ce fut le droit et trampoline ; spectacles de rue à Limoges, déambulations comme danseuse et acrobate, où j'ai appris le corps en mouvement, la transposition de l'espace du quotidien, le lyrique. Mais la rue ne laisse pas la transgression totalement libre, sinon elle serait immédiatement censurée. Il fallait à la rue de la grandiloquence. J'avais envie de travailler plus sur les mots. À vingt ans, je pars à Lyon suivre les cours d'un ancien comédien de la Comédie Française. Pour payer ces cours, j'ai fait du téléphone rose. D'où le rapport au leurre et au fantasme. Je parlais de fantasmes toute la nuit, alors que je n'avais eu aucun rapport avec un homme ! Ensuite, j'ai fait du strip-tease à Lyon et en Espagne, cultivant un rapport ludique à la mise en image de soi et du désir. C'était déjà une mise en scène à travers une imposture de l'éros.

Une riche source qui alimente vos réflexions sur la difficulté à échanger...

Oui. Pour communiquer, il faut ôter les carapaces de protection derrière lesquelles on se cache. On vit dans un monde de leurres, centré sur l'image qu'on donne à l'autre, gage d'identité ou de possible rencontre. La communication passe par l'échange, une mise en danger, là où l'on retrouve l'humain.

Comment s'articule votre travail sur le corps ?

Je joue sur des clichés déconstruits ou détournés, comme Marilyn Monroe ou Elvis Presley. Des êtres qui offrent une dichotomie entre la figure représentée et l'être de souffrance, en lutte pour tenir cette figure intenable. Les stars vieillissent, leur beauté est éphémère, à l'opposé d'une poupée qui est tout sauf humaine. Tandis que le corps de l'homme devient plus mâle en vieillissant, la femme a tendance à être recalée vers le déchet. Je mets en scène le corps plastique qui va vers un corps de chair, passant de la

consommation à la dégustation. Partie de l'archétype, j'arrive à l'authentique. La poupée plastique devient poupée de chair individualisée. Ce passage de la mécanique à l'humain m'obsède. Je choisis souvent des corps qui correspondent aux stéréotypes ou que j'amène vers le stéréotype en le retravaillant. Mais aussi des corps en rupture, dans l'extrême. Les deux partagent un côté freaks. Pour moi, les corps stéréotypés sont des corps non identifiés. Dans mes spectacles, ils portent des perruques et les archétypes de l'appât censés amener vers le désir. Ces archétypes, je les mets en overdose : overdose du code, des paillettes, de l'exhibition, qui à terme créent du rejet. Ce sont des corps sans peau, sans sensation, des corps à satisfaire le désir de l'autre et sa jouissance. Les stéréotypes ne sont jamais beaux, mais fascinants par leur inhumanité.

Comment dirigez-vous vos acteurs ?

Plus l'actrice a de cadres, plus elle est libre. Je lui montre des postures à travailler en boucle, puis je corrige. Après elle casse ce modèle pour se l'approprier et s'amuser. Certaines thématiques permettent ce second degré. Avec les hommes, j'ai un autre contact. D'ailleurs, j'ai tendance à transformer les hommes en femmes ! La femme est déjà suffisamment homme en elle-même. Il est plus facile d'amener un homme vers une féminité qu'il a tendance à nier, en mettant en avant une sensibilité, avec des symboles clichés. La féminité est un code, une panoplie, un costume, un masque. Une femme en costume reste féminine ! Le côté masculin est lui très présent dans la femme, et puis elle perdrait beaucoup à nier sa sensibilité. Je m'intéresse aussi au passage de l'imposture à la posture. On ne vit que dans des règles, très chorégraphiées. Dans l'appropriation de l'acteur subsiste alors peu de spontanéité. Sauf dans la vie qu'il mettra à jouer.

Votre image du corps et du désir s'est-elle bâtie sur (ou contre) des modèles ?

J'ai été très conditionnée par une génération télé qui plonge dans des carcans de codes aseptisés qui se rapprochent de l'horreur. J'adore Orlan, cette plasticienne qui met son propre corps en scène à travers des opérations. Elle utilise la chirurgie esthétique, qui amène d'ordinaire à un idéal du corps conforme avec pour modèle la poupée, et se transforme en une œuvre qui n'est pas consommable. Elle pose le rapport au concept de la beauté : comment sortir de l'animalité pour devenir consommable ? En fait, chacun intègre le sien qui devient autorité et norme. Mais ce concept fait peur, car si tu ne corresponds pas, tu es tout de suite blâmée. Pour moi, le corps marketisé, objectalisé et déterminé finit par nier l'identité.

D'où votre attrait pour le renversement des codes visuels ?

Oui, pour les transgressions. Le côté Barnum. Ce qui m'intéresse, c'est montrer le monstrueux, au sein même du corps le plus beau. On a par exemple repris La Brûlure du regard dans une performance avec une femme énorme — à la Bagdad Café. Elle coupait du jambon avec un opinel géant et une autorité étrange, entourée d'une horde d'hommes-chiens habillés de costards-cravates. Mais avec des chemises très courtes, des slips kangourous, des chaussettes ridicules et des visages tout blancs. Ils étaient tous coiffés comme des Ken ! La femme se mettait nue, révélant un sexe avec des poils très longs, comme un monstre hyperféminin qui soulèverait la question : « Que caches-tu en toi ? »

Dans vos spectacles, la mise en scène du corps va très loin, quels artistes vous ont influencée ?

Tod Browning avec Freaks, la monstrueuse parade (un film de 1932 Ndla). Mais aussi les photographies de Joel Peter Witkin, avec ses corps morts plus vivants que nature. Le plasticien Jan Fabre également, que j'ai d'abord découvert par ses textes. Par exemple, il fait de la transpiration une image d'Épinal et sublime ce que l'on a tendance à rejeter.

Où se situe alors pour vous le monstrueux ?

Le monstrueux est dans la faille, l'endroit non normé, l'endroit de l'intime qui devient unique. Contre le monstrueux social. J'aime ce qui n'est pas montrable, ce qui transgresse la règle et peut encore susciter l'émotion. Comme Eugène Durif qui joue dans ses textes avec les mots, les sort des codes, leur donne un

autre sens en les faisant danser. Il va vers les mots qu'on n'a pas envie d'entendre, vers la faille. Il met le doigt dans la plaie et montre des images, comme les trous vides d'un visage...

Le monstrueux négatif serait lui du côté de l'obscène ?

L'obscène, c'est la négation de l'émotion : un film porno organique, chirurgical. On ne sent plus l'humain derrière : des sexes sans hommes ni femmes, dans la négation de l'identité, le non accès à l'autre.

Est-il plus difficile de définir l'amour que le désir ?

Oui, car l'amour est singulier. Il touche un autre endroit, au-delà de la pulsion. Avec l'amour on est hors champ.

Qu'est-ce qui rend selon vous une femme belle et désirable ?

Une femme qui bouge librement, quelle qu'elle soit. La beauté du code ne me dérange pas, mais j'aime un corps libre, qu'il soit gros, petit ou obscène... Un corps qui a le poids de la vie, qui s'offre. La poupée se fait prendre, mais elle ne s'offre pas. Elle est offerte par nature. Simple fruit de la consommation, elle se fait prendre. Je remarque qu'on vit dans un monde assis, qu'on est de moins en moins appelé à bouger. Le corps devient virtuel. Plus de corps tonique, mais le règne du corps-flaque qu'on ne sent plus.

Vous semblez vous donner entièrement dans vos spectacles...

Je ne pourrais les faire s'ils n'étaient pas nécessaires. Le spectacle, c'est un voyage dans un monde qui est le sien. Il ne peut exister que s'il va jusqu'au bout. Seul importe qu'il soit sincère, vrai et entier.